

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 69

Artikel: Histoire d'une plume
Autor: Bruno, Camille
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256912>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

dans laquelle Petignat fut enfermé, avait un jour plus étroit encore, placée, du reste, comme toutes les autres, à un mètre 90 au-dessus du sol, fortement dallée et cimentée.

Lorsqu'en 1872 nous étudions minutieusement, et à fond toutes les diverses parties du Château, pour en faire le relief qui se trouve actuellement sous une vitrine à la salle dite des Princes, nous remarquâmes dans cette troisième cellule, sur la paroi de droite en entrant, des lettres indiquant l'essai d'écrire, avec une pointe de fer, dans l'épaisse couche de mortier le nom de Petignat, et répété à diverses fois, comme suit. P. t. Pe, Petign. Peg. et accompagné de figures grossièrement dessinées, avec le monogramme de Jésus-Christ J. H. S. A côté, se trouve la date de 1740. Cette troisième cellule était ainsi évidemment celle qu'avait occupée Petignat. Dans la tour des prisons formant l'angle sud-ouest du bâtiment jadis de la Conciergerie, converti plus tard en prisons, puis en école d'horlogerie, au dernier étage, dans l'angle d'une fenêtre et sur l'embrasure, on voyait aussi creusé dans le mortier le nom de Pierre Petignat, en écriture cursive faite avec peine et hésitation, qui ressemble singulièrement à la signature du commis. Dans le voisinage de cette inscription, il y a encore plusieurs essais de gravure ce mot, comme cela a eu lieu aux Sept-Pucelles. Ceci établit de fait que la santé du malheureux vieillard déperissant aux Sept Pucelles, de manière à faire craindre qu'il mourût avant la clôture du procès qui devait le conduire à l'échafaud, on dut le transférer dans un cachot moins meurtrier.

(A suivre.)



Histoire d'une plume

— Je ne suis qu'une légère petite chose. Un souffle d'enfant peut me chasser dans l'espace. Jamais, de mes brindilles blanches, je n'ai touché l'encre noire, et je ne puis, comme beaucoup de mes sœurs, me vanter d'avoir écrit des poèmes. Je suis née sous l'aile d'une colombe qui logeait, avec son ramier, dans un grand arbre, devant la porte d'un superbe château.

J'ai été petite si longtemps que je ne me souviens pas de grand-chose jusqu'au temps des nids. Je ne me rappelle que les longs roucoulements qui confondaient les voix des deux époux, et ne cessaient le soir que pour recommencer le matin. Ainsi s'écoulait leur vie. L'intendant du château et sa femme se plaignaient d'un bruit si monotone. J'ai tou-

jours pensé que l'envie faisait le fond de leur rancune.

jours pensé que l'envie faisait le fond de leur rancune.

Un jour vint pourtant où d'autres soucis occupèrent la colombe. Elle se mit en quête à travers champs, voletant, picorant, dépoilant quiconque se laissait faire. Paille, mousse, ouate, débris de toute provenance étaient bons à sa petite griffe rose. Elle portait brin à brin sa récolte et l'ajoutait au travail commencé. Le bec tordait les branches, les pattes s'en mêlaient aussi, et l'amour maternel dirigeait l'œuvre charmante. En peu de jours, le nid fut fait. Quelques brins de duvet, recueillis à grand-peine, en tapissaient l'intérieur, mais il y restait encore une place rugueuse où se serait meurtrie la chair du nouveau-né. Alors, la colombe implora du regard un agneau qui passait, mais il refusa d'accrocher sa laine aux épines. Elle envia ses cheveux à une belle-fille, qui ne voulut pas les couper pour lui plaire. Elle se tourna vers son époux qui roucoulait à plein gosier et n'écouta pas sa requête. Enfin, courageuse et tremblante à la fois, elle se prit sous son aile et m'arracha. Elle n'avait jamais souffert, la pauvre, et voilà que, par un jeu du sort, sa première douleur était volontaire.

Je reçus les trois œufs blancs et ronds où dormaient les bébés à venir. Avec quelle patience ils furent couvés ! Que de longues nuits, que de longs jours passa la mère à leur communiquer sa chaleur et sa force ! quel émoi navrant, lorsqu'une branche, poussée par la brise, vint briser deux œufs sur trois ! mais enfin, le dernier devait payer tant de peines. Un beau matin, la coquille s'ouvrit brusquement, et le petit ramier montra son bec par la cassure.

Au bout de huit jours, le berceau devint inutile ; le nouveau-né savait déjà se tenir sur une branche à côté de sa vigilante mère. Moi, je restais au fond du nid, surveillant les progrès de l'audacieux. Hlas ! son premier succès enfanta la témérité. L'oiillon partit bientôt d'un bel essor... et s'abattit un moment après sur le sol, où son sang rejaillit en gouttelettes. Pauvre colombe ! elle s'élança vers son petit, le regarda avec angoisse, puis, revenant vers la branche favorite, elle se cacha la tête sous l'aile d'où j'étais sorti, si resta tout le jour immobile, sans picorer ni roucouler.

Vers le soir, l'intendant, venant à passer, vit l'oiseau mort qui gisait à terre.

— Tiens ! dit-il, il y a donc un nid là haut ?

Puis il grimpa jusqu'aux premières branches, atteignit le fragile édifice où j'étais couchée, et le porta dans la grande chambre du château.

Là, dans un petit lit aux rideaux bleus, gisait un enfant dont je n'oublierai jamais la figure. La chair en était transparente comme si quelque cerge eût brûlé à l'intérieur. Peut-être était-ce son âme qui resprenait davantage au moment de quitter son corps. Ses yeux avaient une beauté profonde et voilée qu'on trouve rarement chez les humains, même à l'automne de la vie. Il ne ressemblait pas plus aux enfants de Norvège que la grappe de pampres noirs ne ressemble au brin de paille avoie. Un rayon de soleil couchant entra par la porte ouverte et vint dorner ses boucles brunes, pendant qu'il suivait du regard la course folle des atomes dans le rayon multicolore.

Près de lui se tenait une femme qui avait dû être jeune et jolie avant qu'il ne fût né. Elle avait des yeux noirs, lumineux et doux, pareils à ceux du petit ma-

lade, et, chaque fois que la toux soulevait cette forme enfantine, la pauvre femme tréssait, comme frappée par un coup de marteau.

L'intendant lui montra le nid :

— Madame, dit-il à voix basse, voici un joujou pour M. Manuel, qui me demandait toujours, quand il se portait bien, de lui dénicher des oiseaux.

— Qu'est donc devenu le petit ? demanda-t-elle.

— il a voulu voler et il s'est écrasé à terre.

Elle passa sa belle main sur son front et murmura :

— Merci, Antoine, mais Manuel est trop malade pour jouer.

Et elle reprit sa posture attentive.

L'intendant s'en alla, remportant le nid et moi avec. Djà je regrettais de quitter ces deux êtres si touchants et si beaux, mais, par bonheur, l'air remué par le mouvement de la porte, m'arracha de mon asile et me fit tomber près du lit. L'enfant, qui m'avait aperçue, étendit la main pour me prendre et me mit contre sa joue en feu.

— Maman, dit-il, mon ange gardien est près de moi, car voici une plume de son aile. Je serais bien content de le voir tout à fait. Tu sais, quand on est très malade, il vous emmène avec lui... Est-ce dans un pays chaud, dis, maman, comme dans notre beau Brésil ? Il y faisait si bon ! maintenant, j'ai froid. Je voudrais être entouré de plumes comme celle-ci... elle est si gentille ! Tiens... je te la donne.

A l'aide d'une épingle, elle me fixa sur son corsage pour que le cher petit ne crût pas qu'on dédaignait son cadeau. Puis, comme il devenait aussi pâle que moi-même, elle se pencha davantage encore sur le lit aux rideaux bleus et appuya ses lèvres sur le front déjà glacé.

Elle resta là toute la nuit à épuiser le premier excès d'une douleur sans larmes. Au matin seulement elle se releva, m'aperçut, éclata en sanglots et me cacha dans un médaillon qu'elle ne devait jamais quitter. Il contenait l'image d'un jeune homme qui ressemblait à l'enfant mort.

Pendant bien des années, je restai là, comptant les battements de ce cœur en détresse, écoutant le tic-tac de cette horloge humaine, dont tous les rouages se brisent tour à tour avant que l'heure solennelle vienne à tinter. D'ordinaire, de cette mère, je recevais les baisers de sa bouche, et les larmes de ses yeux. Parfois, elle s'accoudait à la fenêtre, regardant le vol des colombes. Celle à qui j'avais appartenu jadis passait, fendant l'espace avec ses ailes, heureuse de ses amours fières de ses couvées nouvelles... Et je plaignais l'autre mère et j'avais pitié des humains, chez qui le cœur porte des plaies incurables.

Maintenant, elle est guérie, elle est morte. Ce soir, on m'emporte avec elle. N'est-ce pas une haute destinée pour une petite créature comme moi, jouet de l'espace, voletant au gré du vent qui la touche ?

CAMILLE BRUNO.

Les Fourrages-Racines

Les tubercules et les racines proprement dites, que nous désignons dans leur ensemble sous le nom de fourrages-racines, constituent des produits très précieux pour l'alimentation des animaux de la ferme.

Par leur composition, et surtout la quantité très élevée d'eau qu'ils renferment, ces ali-

(A suivre.)